

N°3
Nouveau!

Le magazine du voyage d'aventure

Carnets d'Expé

Les récits et les photos
d'aventures aux 4 coins du monde

Carnets d'Expé

Parapente

Vol bivouac au Népal

Expé scientifique

Un ethnographe en Afrique



Amérique Latine

Odyssée andine à pied et à vélo

Navigation

Vagabond autour de l'Arctique

En partance

Kamtchatka en canoë

Traversée de l'Alaska à pied et en kayak

Priscilla Telmon

Grande marche à travers l'Asie

Terres d'Expé

Océan Indien : Madagascar, Réunion

Au cœur du désert

Des expéditions couleur de sables

Le magazine du voyage d'aventure

N°3 Juillet Août 2004



Parmi les métiers du voyage, l'ethnographie est une discipline étrange et méconnue : une piste pour ceux qui veulent se lancer dans la découverte des autres, une alternative aux expéditions sportives et aux exploits, une discipline visant à mieux faire connaître des peuples possédant une vision du monde éloignée de la nôtre

Xavier Van der Stappen Ethnologue voyageur

Crédits photographiques : Xavier Van der Stappen

Course de pirogues à Gourma Rharous le jour de la fête nationale malienne. Un moment important pour les pêcheurs Bozo qui nomadisent sur le fleuve Niger et se réunissent rarement.

Xavier du côté de Tombouctou à bord de "Cas Noyé" durant les deux années de descente du fleuve Niger



L'ethnographie, un travail à part

Sous un terme qui semble académique se cache simplement l'étude de la culture matérielle des peuples, c'est à dire la mise en exergue de la spécificité d'un groupe culturel par le biais de l'étude de sa culture matérielle. Par culture matérielle, on entend tout objet créé ou utilisé par ce groupe culturel. De tels objets peuvent être révélateurs de croyances, des rapports sociaux, de l'économie d'un groupe... ou résulter de contacts extérieurs. Par exemple : un appuie-nuque peut permettre de déterminer l'appartenance ethnique, clanique, familiale, le statut social, la classe d'âge, parfois le lignage, et même la corporation d'une personne. Cette approche, tout comme l'ethnologie ou l'ethnomusicologie, permet de dresser le portrait d'une société via un aspect particulier. Pourquoi cette nécessité ? Parce qu'au-delà de l'image exotique des cultures traditionnelles, résident une incroyable source de savoir, une organisation sociale complexe et une création artisanale qui font également partie du patrimoine mondial. La richesse de l'humanité n'est-elle pas dans sa diversité ? Alors, dans un monde où tout porte à croire que la mondialisation met en péril cette diversité, il semble urgent d'enregistrer, de protéger et de faire connaître la culture encore homogène de peuples lointains. Mais comment devient-on ethnologue de terrain ?

Portrait

Xavier Van der Stappen sillonne l'Afrique depuis 20 ans. À son actif une multitude de voyages. D'abord reporter free-lance puis administrateur de mission MSF (Médecins Sans Frontières) en Éthiopie, il développe le service audiovisuel de MSF. Cette activité va lui permettre de porter un regard moins complaisant sur les aides occidentales. Il couvre les conflits du Tchad, d'Éthiopie, du Libéria, du Mozambique ainsi que le sort des Boat People vietnamiens, celui des Azerbaïdjanais ou des Tziganes de Roumanie. En 1991, il crée sa société de production spécialisée dans l'humanitaire et la culture africaine. En 1992, l'association Cultures & Communications voit le jour. Au terme de 3 années de recherches de terrain, il met sur pied l'exposition *Æthiopia* (musée de Tervuren, 1996). Après 3 ans passés chez les Maasäi, il monte une exposition qui sera visitée par près d'un demi million de personnes en 2 ans. S'enchaînent les expositions à travers le monde, les livres, les documentaires... Ses multiples collaborations avec des musées internationaux et son intérêt pour les communautés locales africaines (près de 50 ethnies étudiées) en font un scientifique renommé.

Un parcours atypique

Rien ne prédestinait Xavier à cette profession. Devenu aujourd'hui spécialiste de la culture matérielle de plusieurs ethnies africaines, conseiller pour plusieurs musées, il revient, pour nous, sur son parcours de vingt ans.

C'est la lecture du récit de voyage de Thor Heyerdahl, "L'Expédition du Kon Tiki", datant de 1947, qui me donne le goût de la découverte. Pour moi, les voyages se sont imposés comme une nécessité. Encore fallait-il donner corps à ce projet pour pouvoir en vivre. Les petits voyages en stop s'enchaînent jusqu'à ce désir de vivre loin et longtemps. La Guinée en vélo, plusieurs traversées du Sahara, et déjà une longue expédition se dessine. En 1985, à bord d'une 4L, un canoë sur le toit, j'entreprends de rejoindre les sources du fleuve Niger au départ de l'Europe. J'entame alors une descente de 4500 kilomètres d'un fleuve qui offre une variété exceptionnelle de paysages et de populations. Deux années me seront nécessaires pour couvrir cette distance. Nous sommes loin d'une performance sportive ! En revanche, la récolte d'informations, les prises de vues et les séjours prolongés au sein de diverses ethnies vont déboucher sur un autre projet d'envergure. Une exposition ethnographique verra le jour à l'Africa Muséum de Tervuren en 1991. Depuis, les missions de recherches se sont succédées. Le travail en équipe a donné forme à une méthode d'approche et d'analyse des données récoltées sur le terrain.

A chaque fois, repartir de zéro

Il a donc fallu près de dix ans pour mettre au point un système viable. Mais à chaque projet, le sentiment de repartir à zéro demeure. En effet, si je choisis librement mes sujets d'étude, il faut ensuite trouver les lieux d'expositions, convaincre des sponsors, décider des spécialistes pour qu'ils apportent leur collaboration, intéresser des éditeurs et produire des expositions adaptées au lieu et au public visé. C'est, à chaque fois, une petite entreprise qui se monte patiemment. A cela s'ajoute la pression saine de devoir être efficace car la qualité du résultat en dépend. Chaque acte effectué sur le terrain doit déboucher sur un résultat directement utilisable. La rentabilité, même dans une discipline comme celle-ci, n'est pas forcément incompatible. L'exercice nécessite aussi qu'on soit le plus objectif possible. Dresser le portrait d'une ethnie ne peut pas être un acte empreint de romantisme ou le moyen d'exprimer ses propres convictions. Le but reste d'établir un travail de référence dénué d'a priori. Cela n'empêche pas d'évoquer des polémiques ou de dénoncer des situations. Par exemple, chez les Maasaï, qui ont été chassés des réserves, de celle du Ngorongoro par exemple, il était impossible de soutenir la politique des parcs nationaux en matière de protection de la faune, dès lors que les intérêts des éleveurs divergeaient.



Masques des esprits de la forêt chez les Malinké de Haute-Guinée. Les masques sortent à l'occasion des cérémonies de circoncision. Au-delà de l'aspect exotique, ceux-ci véhiculent des valeurs sociales bien plus importantes que leur esthétique.



Jeunes filles pratiquant la pêche lors de la décrue, Guinée

Quand l'aventure s'impose

Le travail ethnographique trouve tout son intérêt lorsqu'on peut le pratiquer au sein de communautés isolées. Principalement parce que celles-ci gardent leurs valeurs sans influence extérieure. Parmi les peuples plus acculturés (NDLR : qui se sont adaptés à de nouvelles cultures), le travail est rendu difficile parce que différencier les racines des influences nouvelles reste très compliqué. On aura ainsi toujours tendance à dresser le portrait d'une ethnie difficile d'accès. Reste que ces poches "vierges" se réduisent d'année en année et que les coins les plus isolés deviennent la cible des voyageurs. C'est le cas de la vallée de l'Omo en Ethiopie, du delta de l'Okavango ou des forêts du sud du Cameroun.

Lorsqu'on veut séjourner le plus de temps possible au sein de populations locales, cela passe nécessairement par l'utilisation de techniques d'expédition. Le choix du matériel peut déterminer la qualité du travail. Ceci nécessite de tester beaucoup de matériels. Trouver une tente légère, réellement étanche et qui survit à plus de six mois en plein soleil et dans la poussière, tient encore de l'exploit ! Découvrir qu'on peut se nourrir avec un arc et des flèches demeure une surprise là où les habitants n'ont pas la possibilité de vous ravitailler.



Il y a vingt ans, à l'aide d'une R4, Xavier acheminait un canoë d'Europe jusqu'en Guinée à travers le Sahara. Ce premier voyage d'étude lui permit de côtoyer de nombreuses ethnies d'Afrique de l'Ouest.

En canoë, à cheval, en moto...

Dans une région où il n'y a pas de route, on va à pied, à cheval, en canoë... ou en moto. Non par choix mais parce que c'est souvent le seul moyen d'atteindre son but. Travailler deux années avec une moto, ne ressemble en rien à un Paris Dakar permanent. Traverser la brousse en moto lourdement chargée nécessite l'attention constante de se dire qu'on ne doit pas risquer la vie du Maasaï qui est assis derrière, ni les appareils photo, caméra et enregistreurs contenus dans les valises. Garder une moto en état sur un pareil terrain oblige un entretien constant et un sacré stock de pièces de rechange. La moto reste un excellent moyen de transport et s'accommode d'un simple chemin à travers la brousse. Mais quand viennent les pluies, ça peut devenir franchement désagréable !

En Ethiopie, pour visiter des monastères, véritables nids d'aigles, il m'a fallu traverser le nord du pays à pied. Là où même un cheval ne peut passer, il faut crapahuter dans les montagnes. Ecrasé par le soleil, économisant une eau trop rare, soumis à d'importants écarts d'altitude, à la merci des bandits, les conditions de travail ne sont pas toujours idéales. Guidé par d'anciens rebelles, les journées n'en finissent pas : parfois jusqu'à 15 heures de marche, eux pieds nus, moi avec de grosses godasses dans la caillasse des chemins de montagne. Et puis, il faut se lever très tôt, 4 heures du matin, pour assister aux messes qui durent plusieurs heures. Les villages sont



En 650cc chez les Maasaï, un moyen de passer partout et d'éviter les locations onéreuses de 4x4 durant 3 années de terrain. Berges du Lac Saley, Tanzanie

Eviter la surenchère

L'acte gratuit du dépassement de soi ne concerne que l'individu. Traverser une étendue désertique est de l'ordre du voyage intérieur. Ces exploits motivent certainement d'autres personnes à se surpasser. Mais nous savons tous qu'une expédition nécessite des sponsors et que ceux-ci veulent de la visibilité. Alors une surenchère s'installe parfois. Plus loin, plus fort, plus dangereux ? Celle-ci peut mener à l'argent plus facile mais éloigne parfois l'individu de sa singularité. Ainsi on accepte de gravir un sommet, de traverser un continent alors que le but peut être ailleurs. Aller vers les autres humblement sans tenter de se mettre en valeur en alignant les éventuelles difficultés d'adaptation, ne flatte pas forcément l'ego. L'aventure humaine reste plus exigeante, plus laborieuse et nécessite le respect des autres malgré les nombreuses erreurs qu'on commet inévitablement.

parfois si démunis que les mules mangent la paille du toit des cases. Voyager durant l'avant Pâques, soumis à un jeûne de 52 jours, réserve des surprises. Après deux mois de voyage, on peut perdre jusqu'à 20 kilos et subir des pertes de connaissance...

Au Lesotho, impossible de faire le tour du pays par la route. On passe alors à cheval de village en village. La neige recouvre de superbes paysages de montagne, à l'opposé de l'image qu'on a de l'Afrique ! Les femmes assises dans la neige pilent le maïs. Les Basutho, un chapeau de paille sur la tête, emmitoufflés dans des couvertures bariolées, se déplacent uniquement à cheval. Dans ce pays, totalement enclavé dans l'Afrique du Sud, inconnu de la plupart des Occidentaux, un peuple a su garder ses coutumes. Les Sangomas communiquent encore avec les ancêtres dans des cases enfumées. Des potières façonnent encore d'immenses jarres à bière aux flancs patinés par l'usure. Dans les ravins escarpés, sur des kilomètres de parois rocheuses, l'histoire des derniers Boshimen, aujourd'hui disparus, s'étale en délicates peintures. Un travail immense de relevés reste à faire !

En Guinée, à l'époque où l'essence et les véhicules manquaient, il fallait trouver un moyen simple d'atteindre les coins les plus reculés. Un vélo fera l'affaire pour joindre les sources du fleuve Niger et côtoyer les populations forestières. Dans les forêts sacrées, les jeunes sont encore initiés au terme d'une longue retraite. Les interdits sont nombreux et il faut répondre à la méfiance toute justifiée des gens. Même au Maroc, si proche, alors que la vallée du Drâa déborde en ce mois de novembre et que l'eau envahit les dunes, mieux vaut aller à pied à la rencontre des nomades berbères. En chemin, quelle surprise de découvrir des centaines de tumuli et des milliers de gravures rupestres ! Sans parler de la possibilité qu'on a de goûter, chez les Aït Atta, les sauterelles

grillées et les feuilles naturellement épicées du takait, une petite plante grasse.

En zone de guerre

On peut trouver cela étrange, mais les recherches ethnographiques se mènent aussi en zones de conflit.

Au Sud-Soudan, largué par avion dans les zones inondables du Nil Blanc, on peut côtoyer des populations très isolées. L'intérêt d'une étude permet, par exemple, de démonter le système d'enrôlement des enfants soldats qui s'effectue sur la base de valeurs ethniques. Plus intéressant encore, on peut mettre en valeur le rôle pacificateur des "Maîtres des Lances" sortes de guides spirituels mis de côté par les mouvements rebelles.

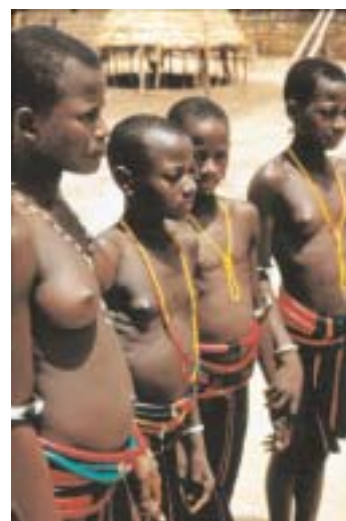
En Somalie, même chose, on constate que les chefs de guerre ont écarté les aînés des décisions. Traditionnellement, ceux-ci président à la destinée de leur clan. Lors des conflits, ils se réunissent pour les résoudre et évaluer le dommage des parties plaignantes. Ainsi, ce type d'informations diffusées auprès de responsables engagés dans des pourparlers de paix permet parfois de changer la donne.

Etre témoin de tensions qui naissent et le diffuser, reste un excellent moyen de prévenir les conflits et de tenter de les résoudre. A notre époque où le concept "sans-frontière" semble dépassé parce que les armées prétendent faire de l'humanitaire, je pense qu'un effort tout particulier devrait être fait pour anticiper les conflits par une observation constante de terrain.

Au-delà de l'intérêt culturel

Valoriser la culture, c'est aussi donner une opportunité aux minorités de reprendre confiance dans leurs valeurs. En effet, la plupart des états dénoncent l'archaïsme de certaines ethnies. Des projets de sédentarisation des éleveurs sont menés avec l'aide des ONG. Dans les pensionnats, des enfants sont coupés de leur famille et apprennent parfois à renier leur origine. Durant les missions de terrain, je constate que les gens sont intrigués de voir qu'une personne vienne de si loin pour s'intéresser à leur culture et la mettre en valeur. Ce discours va à l'opposé de ce qu'ils vivent jusqu'à présent. Les agents de l'état, les missionnaires de tous bords, les ONG, leur donnent une image peu reluisante de ce qu'ils sont. Sous couvert de projets humanitaires, des églises perturbent profondément le quotidien de communautés isolées.

Maintenir et valoriser des valeurs culturelles ne signifie pas qu'on veut figer des peuples dans le passé, ni en faire des pièces vivantes de musée. Au-delà du maintien des valeurs, on protège également leur économie et leur avenir. On renforce leur autonomie et on reconnaît leur savoir-faire. Ainsi, les Maasāi maintiennent leurs cérémonies car elles permettent d'assurer la cohésion sociale et l'entraide entre éleveurs. Ils luttent ainsi contre l'individualisme et donc contre le morcellement des terres voulu par



De haut en bas
Prêtresse vaudou Fon au Togo.
Aborder une culture permet de dépasser les clichés négatifs qui emprisonnent des pratiques religieuses mal décrites, voire diabolisées, depuis des décennies.

Jeunes filles Bariba du clan du Caïman au sud du Niger lors d'une retraite d'initiation.

Masque buffle chez les Dogon de la Falaise de Bandiagara au Mali.
Masque lié aux rites agraires et porteur de préceptes "écologiques".



Traces du passage d'éléphants en pays targui à Hombori au Mali après une trop rare pluie. La cohabitation reste pacifique entre le troupeau de pachydermes le plus septentrional d'Afrique et les éleveurs Touaregs.

l'état. Si l'Afrique possède encore une telle diversité culturelle, c'est aussi parce que tous ces peuples spécialisés échangent entre eux. Ainsi sur les marchés du Mali, on peut voir les pêcheurs Bozo fournir le poisson, les Peuls apporter la viande sur pied, les Dogon vendre du mil et des oignons, les Bambara, du beurre de karité et des tissages, les Songhaï des poteries et des outils et les Touaregs proposer leurs services comme transporteurs. Tous ont intérêt à maintenir de bonnes relations parfois mises à mal par les aléas du climat.

Une approche lente

La nécessité de s'implanter dans un village pour une longue période s'impose parfois. Au terme de plusieurs jours de route, on plante sa tente à proximité d'un village. Le véhicule s'en retourne et reviendra dans quelques semaines. Le contact se fait lentement. Les premiers jours sont consacrés à établir le contact, à trouver des personnes disponibles. Il faut attendre avant de sortir les appareils photos. A la fin du séjour, on tente d'acquérir les objets et un maximum d'informations les concernant. Pour accéder à des informations plus précises concernant les croyances et les rites, le temps ne doit pas compter car on entre dans ce que les peuples ont de plus secret. Les secrets sont également à respecter car une culture perd de sa vigueur si ses secrets sont dévoilés au plus grand nombre. La crainte d'être mal compris empêche certains initiés d'expliquer leurs rites.

L'aventure au quotidien, le revers de la médaille

Des recherches ethnographiques de terrain peuvent parfois devenir terriblement mornes et ennuyeuses. Bloqué dans un campement maasaï durant plusieurs semaines à attendre sous la pluie une hypothétique cérémonie initiatique peut s'avérer très décevant. En pleine saison sèche et chaude, dans un village du Nil ou dans la vallée de l'Omo où rien ne se passe entre 11 et 15 heures, y séjourner tient de la torture mentale. Alors ce type de travail nécessite de la patience et d'admettre que les choses ne se passent pas toujours comme on le désire. Si voyager nourrit l'esprit, il faut ensuite structurer les informations que l'on a récoltées. On passe de longs mois à l'écriture, à l'analyse des données, à la mise en valeur des collections et des documents qu'il faut recouper et confirmer. Tout ceci nous écarte du terrain pour un temps. Voyager dans un environnement que l'on considère comme hostile, n'autorise que la survie. Cette survie ne peut pas s'éterniser. Elle est souvent un motif, une échappatoire à la réalité qui est celle de notre monde. Monde dans lequel tout doit aller vite, être directement rentable médiatiquement et financièrement. En revanche, si on fait l'exercice de considérer que le centre du monde est là où l'on se trouve, alors l'environnement n'est plus perçu de manière hostile. On prend le temps de vivre et non pas de survivre. On constate qu'il y a des enfants, des femmes, des

hommes, des vieillards qui y vivent et qui y sont nés. C'est leur centre du monde, puisqu'ils sont de là. Le séjour devient alors plus facile.

C'est bon pour le moral

Deux ans avec un canoë comme seule référence de ses origines nécessite de s'adapter à ce qui est disponible autour de soi. Les conditions d'un tel voyage sont l'économie de moyens. Si on y parvient, on découvre qu'on peut se passer de beaucoup de choses. Mais on apprend aussi ce que les peuples rencontrés connaissent au quotidien : la mono alimentation, l'autosuffisance, le climat, un rapport différent à la douleur...

Garder en mémoire que pour nous, cette situation n'est que passagère, permet parfois de tenir quelques jours en mangeant, par exemple, les enveloppes d'arachides pilées et délayées dans de l'eau en attendant de trouver mieux...

Pour en savoir plus : www.cultures-com.org



Coucher de soleil sur le Sangarani en pays bambara au Mali. L'aspect des pirogues dépend des essences disponibles et de la nature du fleuve.

L'association "Cultures & Communications"

Depuis 1992, l'association tente de promouvoir le droit à la différence et informe le public sur la diversité culturelle et historique des peuples d'Afrique. C&C produit des expositions, catalogues, cd, cdrom réalisés sur la base d'études et de collectes de terrain. Les expositions ont été présentées dans des musées tels l'Africa Museum de Tervuren en Belgique, le Tropen Museum d'Amsterdam. L'association facilite également l'accès au terrain à des étudiants via un réseau de centres culturels africains. Avis aux chercheurs en herbe !



Bateau de la ligne Mopti - Gao ensablé dans les sables du Lac Debo au Mali. Ce delta intérieur, vestige d'une mer autrefois très étendue, pouvait couvrir 70 km sur 30 de large. Les barrages et la sécheresse des années 70 et 80 ont considérablement diminué le niveau des eaux et, de ce fait, la navigation sur le fleuve. Attiré par cette masse sombre qui se dégageait au loin, je pensais qu'il s'agissait d'un village. Les Touaregs rendaient visite au gardien du bateau bloqué depuis des mois.

KayakAfrica - Man & Nature, la nouvelle expédition ethnographique de Xavier. Recherche de compagnons de voyage

Faire le tour de l'Afrique en kayak de mer et découvrir ceux qui vivent le long de ses côtes, voilà le nouveau projet de l'ethnologue. Chaque année, durant quelques mois, Xavier va effectuer une partie de cet immense périple. Le but est de dresser le portrait des peuples vivant de la mer ou riverains de celle-ci (mangroves, estuaires, lagunes) et de mettre en valeur les influences de l'activité humaine sur le milieu.

Départ prévu cet été 2004 pour une première section de 3 mois le long des côtes marocaines et mauritaniennes à la découverte des pêcheurs qui vivent le long de ces côtes sauvages et désertiques (Sahraoui, Imraguen...). Pour cette aventure il recherche des compagnons de voyage qui pourraient venir pagayer avec lui sur des sections d'un mois ou deux. Cet appel reste valable pour toute la durée de cette longue expédition. Il ne s'agit pas d'un exploit sportif mais d'une ouverture vers les populations locales aidée dans ce sens par l'utilisation du kayak. Un intérêt et un respect des valeurs culturelles sont indispensables.

Pour le contacter vous pouvez utiliser l'adresse cc.xvds@skynet.be ou bien nous écrire et nous transmettrons.

Des expositions et des livres

Xavier Van der Stappen est l'auteur de plusieurs ouvrages dont deux parus dernièrement aux éditions de la Renaissance du Livre. Ils résultent de plusieurs missions ethnographiques menées sur le terrain. Il s'agit d'ouvrages richement documentés consacrés au peuple des Maasaï et à l'Éthiopie. Ces livres sont disponibles via les filières habituelles ou depuis le site www.cultures-com.org.

Xavier Van der Stappen a notamment publié :

- *L'Afrique du fleuve Niger, le Dioliba en canoë*, L'Harmattan, 1996
- *Æthiopia, peuples d'Ethiopie*, G&B, 1996
- *Les Maasaï*, La Renaissance du Livre, 2002
- *Éthiopie, pays des hommes libres*, La Renaissance du Livre, 2004

